

éclats de vie

Tu reviendras

Du même auteur

Ma mère et moi,

Éditions du Mauconduit, 2015, Prix Beur FM

Méridiennes,

poèmes d'Arnaud Delcorte et photographies de
Brahim Metiba, MEO, 2015

Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi,

Éditions du Mauconduit, 2015

La Voix de Papageno,

Éditions du Mauconduit, 2017

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut français
de Tunisie.

© Éditions Elyzad, 2019
4, rue d'Alger, 1000 Tunis
www.elyzad.com

Brahim Metiba

Tu reviendras

elyzad

*On confie à celui qu'on sera demain le soin de
délivrer celui qu'aujourd'hui a défait, meurtri.*

Pierre Bergounioux,
Carnets de notes 2001-2010

Se souvenir

Quand j'étais petit, mon père faisait régner un règlement inébranlable, le même que pour mes frères et sœurs, quand eux aussi étaient plus jeunes : à vingt heures pile, soit on avait des devoirs, soit il fallait aller se coucher.

De temps en temps, j'essayais de prendre ma mère à témoin contre cette organisation qui me semblait, dans mon esprit de l'époque, la pire des injustices (c'était avant les violences policières et les bateaux de migrants), mais même ma mère, avec tous ses pouvoirs en d'autres lieux, était incapable de modifier le règlement et de faire entendre autre chose à mon père : il était sourd à ses arguments, insensible à mes pleurs.

Je rejoignais donc ma chambre, résigné, déjà, non sans avoir tapé un bon coup du pied (c'était avant les indignations sur les réseaux sociaux).

Tout jeune, je pouvais encore compter sur la main de ma sœur pour m'aider à m'endormir. Elle se couchait légèrement en contrebas par rapport à moi, me tendait sa main, souvent je ne tenais que quelques doigts, ça me suffisait, je m'endormais. Mais il arrive un moment où la société ne tolère plus ces choses-là, alors il faut inventer autre chose : pour les besoins d'une conjugaison ou pour résoudre une équation, j'ai fait souvent appel à quelques-uns de mes frères et sœurs (nous sommes sept). Le mieux, c'était encore quand ils arrivaient à plusieurs. Ce petit subterfuge monté dans ma petite tête me permettait de faire entrer *un peu de vie dans ma chambre*. Ce sont mes mots de l'époque.

À la maison, nous n'avions pas de bibliothèque. Les seuls livres disponibles étaient les livres de religion. Ni littérature, ni philosophie.

En Algérie, la science est vénérée, du moins lorsqu'elle ne dit rien de contraire à la religion. La philosophie est trop dangereuse. La littérature éloigne les esprits du droit chemin.

J'ai grandi avec l'idée qu'un dieu unique a créé ce monde, qu'il l'a organisé et qu'il régit désormais nos actions. Bref, qu'une vérité existe et que tout ira pour le mieux pour peu qu'on suive les préceptes.

Deux ans après être arrivé en France, tout a basculé dans ma vie.

Jusque-là, je croyais être homosexuel comme on a une passion pour le violon ou

les timbres postaux : ça va un moment, puis ça passe, que je finirais un jour par *entrer dans le rang*. Ce sont, toujours, mes mots de l'époque.

Et puis, *mon corps m'a appelé*. J'ai compris que ce ne serait pas passager, que c'était là et bien là. Pour de bon.

J'ai alors commencé à lire, à questionner ma vie, à chercher des réponses au monde.

Puisque l'islam est incompatible avec l'homosexualité et donc avec ma propre personne, il fallait bien trouver des réponses ailleurs : j'ai lu de la philosophie.

Ce fut une période compliquée, j'en garde encore les traces : on ne se détache pas d'une culture facilement. On ne se débarrasse pas d'un dogme rapidement.

Mais les livres n'offraient aucune réponse. Ou, plus exactement, les réponses étaient si nombreuses qu'elles s'annulaient mutuellement. Ce qui me ramenait toujours au même point de départ.

Au bout de quelques années, j'ai dit à toute ma famille que j'étais homosexuel. Ç'a été un drame pour certains, une trahison pour d'autres. Ç'a été une incompréhension.

Mon père ne m'adresse plus la parole. Il continue de vieillir loin de moi, il va bientôt mourir.

Il y a quelques semaines, ma mère était persuadée que c'était le dernier moment pour lui.

Un théâtre dramatique fut monté pour l'occasion par une équipe dirigée par mère-en-chef et ma petite sœur.

Mon père est alité, ma mère est debout au pied du lit, ma sœur est au chevet de mon père, mon frère est à côté de ma sœur, ma sœur tient le téléphone à l'oreille de mon père, ma mère souffle les mots de l'autre bout du lit.

Il s'agissait, lors de cette conversation téléphonique, que mon père me pardonne

(ce sont les mots de ma mère). J'avais donc commis une faute pour laquelle il fallait obtenir pardon : j'étais homosexuel, j'avais, en plus, osé le dire publiquement.

Il était même nécessaire que j'obtienne ce pardon avant que mon père ne parte (ce sont, toujours, les mots de ma mère).

Depuis quelques années, mon père a envie de mourir. Pour parler de sa mort, il dit : « j'attends le fax. » J'imagine Dieu, tout là-haut, affairé dans une énorme salle à envoyer des fax à ceux qu'il convoquera bientôt.

Depuis quelques mois, la métaphore de la mort a changé. Ma mère dit que, désormais, mon père parle d'une bougie. Il dit : « la bougie va bientôt s'éteindre. » C'est plus romantique, moins start-up.

Après quelques secondes qui, même pour un mort, paraissent une éternité, mon père a fini par articuler ce qui ressemblait d'abord à un borborygme, et qui est devenu de plus en plus proche d'une phrase.

Ce n'était pas encore intelligible, mais on avançait bien.

À la question « as-tu mangé ? », mon père a répondu : « je n'ai pris qu'un café. »

Mon père n'est pas mort ce jour-là, on lui a diagnostiqué une dépression.

Une chanteuse syrienne chante

كان يا ما كان، الحبّ مالي بيتنا و مدفينا الحنان

Il était une fois, un foyer doux et plein d'amour.

Le début de la chanson كان يا ما كان dit un passé lointain. Un passé si lointain qu'il deviendrait presque mythique.

Où est-il ? Peut-il revenir ?

Revenir

Ça s'est passé durant une séance au cabinet du psy, en juin, mon mois de naissance. C'était une évidence. Mon absence avait trop duré, je ne pouvais plus fuir éternellement, il fallait revenir et affronter la situation. Ce serait pour les quatre-vingts ans de ma mère qui coïncident avec mes quarante ans. Ma mère m'ayant eu à quarante ans, ce sera ma renaissance.

Le retour aura lieu en septembre.

Nourri par toutes ces images de la mort de mon père, j'ai l'idée que la littérature pourrait être un lieu où consigner les choses *avant qu'il ne soit trop tard*. Pour qu'on ne les oublie jamais.

Je tiendrai un journal où je noterai tout. Dans les moindres détails.